

1127.6
112

ABOU-HASSAN

OPÉRA COMIQUE EN UN ACTE

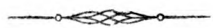
PAROLES DE

MM. NUITTER ET BEAUMONT

MUSIQUE DE

C. M. DE WEBER

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Lyrique,
le 11 mai 1859.



PARIS

A LA LIBRAIRIE THÉÂTRALE

14, RUE GRAMMONT

1859

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

PERSONNAGES

ABOU-HASSAN.....	MM. MEILLET.
OMAR, médecin du calife.....	WARTEL.
LE CALIFE.....	BELLEOUR.
FATIME.....	M ^{lle} MARIMON.
KADOUDJA.....	M ^{me} VADÉ.
ZOBÉIDE.....	M ^{lle} CAROLINE VADÉ.



CRÉANCIERS, SUITE DU CALIFE.

S'adresser pour la mise en scène exacte à M. ARSÈNE, régisseur général du Théâtre-Lyrique, et pour la partition conforme à la représentation, à M. LEGOUIX, éditeur de musique, boulevard Poissonnière, 27.

Paris, — Typ. Morris et Comp., ru Amélie, 64.

ABOU-HASSAN

Le théâtre représente un intérieur turc. — Portes au fond fermées
par des draperies.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABOU-HASSAN, FATIME, (*Abou-Hassan est assis devant
une petite table.*)

DUO.

ABOU-HASSAN.

Chère enfant! du vin! du vin!
Verse-moi ce jus divin.

FATIME.

Tu te moques, je pense!
Mahomet en fait défense!

ABOU-HASSAN.

En cachette il permet!

(*Se ravisant.*) Un sorbet?

FATIME.

J'ai de l'eau claire!

ABOU-HASSAN.

Quoi! de l'eau! Fatal destin!
Non! l'eau m'est contraire.

FATIME.

Gourmand!

ABOU-HASSAN.

Je t'implore!

FATIME.

Du pain!

ENSEMBLE.

Quand on n'a rien sur la table,
Que la vie est misérable,
Quoi! } de l'eau pure et du pain,
Où! }
Vit-on plus maigre festin!

FATIME.

Mais chantons pour nous distraire,
(*Prenant une guitare, et chantant.*)

« Quand l'aurore à peine éclaire... »

ABOU-HASSAN l'interrompant.

Tes chants n'apaisent pas ma faim!

ABOU-HASSAN.

FATIME *continuant.*

« L'orient de sa lumière...

ABOU-HASSAN, *impatiente.*Ma chère enfant, du vin! du vin!
Verse-moi ce jus divin!

FATIME.

Tu te moques, je pense!
Mahomet en fait défense!

ENSEMBLE.

Quand on n'a rien sur la table,
Que la vie est misérable!
Quoi! de l'eau pure et du pain!
Vit-on plus maigre festin!

ABOU-HASSAN.

Du pain sec! de l'eau pure!

FATIME.

C'est tout ce que jé puis t'offrir!

ABOU-HASSAN.

C'est impossible! (*Allant au buffet.*) Rien ici! (*retour-*
nant une bouteille) rien là!... (*retournant sa bourse et*
ses poches) rien là non plus! Le vide! Partout le vide!

FATIME.

Hélas! oui!

ABOU-HASSAN.

Eh bien!... cours au marché.

FATIME.

Nous devons déjà tant à tous les marchands du quartier
qu'ils ont déclaré ne plus vouloir faire crédit!

ABOU-HASSAN.

Plus de crédit!

FATIME.

Ils veulent de l'argent!

ABOU-HASSAN.

De l'argent! parce qu'ils se doutent que nous n'en avons
plus. Pur esprit de contradiction! Ah! ces marchands ont
bien peu d'élévation dans le caractère!... D'ailleurs, si nous
ne pouvons nous acquitter, c'est leur faute! Où est passé
notre argent?... chez eux! toujours chez eux! Qu'ils nous
le rendent! et nous les payerons!

FATIME.

Essaye de leur faire comprendre cela.

ABOU-HASSAN.

Pourquoi pas?

FATIME.

Tu es fou ! Ah ! si tu m'avais écoutée, nous aurions fait moins de dépenses !... Quand nous nous sommes mariés, le calife, qui t'aimait, et la sultane, ma bonne maîtresse, nous ont fait de riches présents... Avec un peu d'économie...

ABOU-HASSAN.

C'est cela, de l'économie ! des privations !.. J'aurais pu te refuser quelque chose, à toi, ma Fatime chérie !... mais si j'avais eu ce courage, c'est que je ne t'aurais pas aimée... et c'eût été encore un bien plus grand malheur que ce qui nous arrive maintenant ! Non, je ne regrette rien ! et ce serait à recommencer, que je ferais de même.

FATIME.

Il faut pourtant que nous sortions d'embarras !...

ABOU-HASSAN.

C'est à quoi je songe... Si tu allais trouver la sultane Zobéide ?

FATIME.

Je n'ose ! Elle a déjà été si généreuse envers nous ! elle pourrait se fâcher !

ABOU-HASSAN.

C'est vrai !

FATIME.

Que ne vas-tu plutôt te jeter aux pieds du calife ?

ABOU-HASSAN.

J'ai peur d'être mal reçu ! La dernière fois il m'a déjà fait de la morale... Il faudrait imaginer quelque expédient ingénieux, quelque ruse imprévue qui l'amusât !... Les grands s'ennuient tant d'ordinaire qu'ils sont toujours généreux envers ceux qui les égayent... Seulement, je ne trouve rien... mon esprit est à sec... comme ma bourse !

FATIME.

Alors, je ne sais trop ce qui nous reste à faire !

ABOU-HASSAN.

Attends ! je vais emprunter de l'argent à notre voisin Omar, le médecin du calife... c'est un ami.

FATIME.

Un ami, lui ! En es-tu bien sûr ?

ABOU-HASSAN.

Mais sans doute !...

FATIME.

Je n'ai pas confiance en lui; et je craindrais qu'il ne voulût faire payer ses services trop cher.

ABOU-HASSAN:

Quelle idée !... je vais chez lui..

SCÈNE II.

ABOU-HASSAN, FATIME, KADOUÛJA:

(Au moment où Abou-Hassan va pour sortir, il se trouve face à face avec Kadoudja.)

ABOU-HASSAN.

Eh ! c'est là respectable Kadoudja ! la nourriche de la sultane !

KADOUÛJA.

Elle même, seigneur Hassan ! elle même !... Que le prophète vous conserve ! (A Fatime.) Votre santé est bonne, ma chère colombe ? Très-bien ! très-bien ! la mienne aussi ; pourtant je suis fatiguée... Ah ! je n'ai plus mes jambes d'autrefois !... la chaleur et la marche m'ont essoufflée au point de ne pouvoir dire quatre paroles de suite ! Ouf !...

FATIME.

Asseyez-vous ! reprenez Haléihé !... je suis si heureuse de vous voir ! vous nous faites de si rares visites !

ABOU-HASSAN, à part.

Et celle-ci ne pouvait tomber plus mal ! (Haut à Fatime, avec une gaieté affectée.) Fatimé, que pourrions-nous bien offrir à notre bonne nourriche ?

FATIME, embarrassée.

Mais je ne sais...

KADOUÛJA.

Merci, je n'accepterai rien !

ABOU-HASSAN.

(A part.) Elle n'acceptera rien !... comme ça se trouve !... (Haut.) Oh ! c'est dommage... un sorbet au citron ?

KADOUÛJA.

Merci ! (Abou-Hassan fait signe à Fatime d'offrir aussi quelque chose.)

ABOU-HASSAN:

Quelques fruits ?

C'est inutile.

KADOUDJA.

ABOU-HASSAN.
De la confiture de roses... (*Il continue de faire des signes à Fatime.*)

KADOUDJA.

Trop bon !

ABOU-HASSAN.

Quelques gâteaux ?

KADOUDJA.

Non !

ABOU-HASSAN.

Un doigt de vin de Chiras ?

KADOUDJA.

Non ! mille fois non, vous dis-je ! D'abord, parce que, avant de quitter le sérail, j'ai fait un ample repas ; ensuite... parce que vous seriez fort embarrassé de me donner tout ce que vous m'offrez.

ABOU-HASSAN.

Comment, vous pourriez croire... ? N'est-ce pas, Fatime, que nous avons... ?

FATIME, *avec hésitation.*

Mon ami...

KADOUDJA.

Eh ! prétendez-vous la rendre complice de vos mensonges ?

ABOU-HASSAN.

Ah ! permettez, dame Kadoudja !...

KADOUDJA.

C'est vous qui, par vos folles dépenses, avez sottement dissipé le fruit des libéralités de notre maître. C'est vous qui êtes indigne de posséder une femme aussi charmante, et qui la rendez malheureuse !

FATIME.

Cependant...

KADOUDJA.

Je sais bien que tu ne te plains pas, toi, la plus douce, la plus fidèle, la plus charmante, la plus patiente des épouses...

ABOU-HASSAN.

Sans doute, mais...

KADOUJJA.

Mais quoi! après avoir fait son malheur par ta conduite désordonnée, prétendrais-tu encore nier les qualités de son esprit et de son cœur?... Méconnaîtrais-tu les trésors que tu possèdes?

ABOU-HASSAN.

Nullement.

KADOUJJA.

Oserais-tu soutenir que tu n'es pas un dissipateur, un homme sans ordre, sans économie, n'ayant aucun souci de ses affaires, aucun soin de sa fortune?

FATIME.

Vous allez trop loin.

KADOUJJA.

Non pas! Oh! je sais à quoi m'en tenir!... Il n'y a qu'à entendre les propos du quartier! Pas un marchand à qui l'on ne doive! pas un voisin que l'on n'ait fatigué par le bruit des concerts! pas une mère de famille que l'on n'ait scandalisée par de fastueuses parures!...

ABOU-HASSAN.

A la fin, dame Kadoudja!...

KADOUJJA.

Eh bien, quoi? Prétendrais-tu m'empêcher de parler?

ABOU-HASSAN, *avec conviction.*

Non! non! non! je n'ai pas cette prétention!

FATIME.

De grâce, chère Kadoudja, ne grondez pas ainsi mon mari, si vous avez quelque affection pour moi! Vous savez que je l'aime tendrement, et tous les reproches que vous lui faites s'adressent à moi aussi bien qu'à lui. N'est-ce pas pour moi qu'il a fait toutes ces dépenses?... N'est-ce pas son amour qui l'a égaré?... Dès lors, puis-je lui en vouloir?

KADOUJJA, *en l'embrassant.*

Tu es un ange, et tu ferais entendre raison à l'être le plus déraisonnable.

ABOU-HASSAN, *entre ses dents.*

A preuve.

KADOUJJA.

Vous dites?

ABOU-HASSAN.

Rien.

KADOUJJA.

Bien. Mais puis-je voir sans douleur que vous êtes pres- que dans la misère, quand je songe qu'en vous mariant, le calife vous a accordé un logement dans son palais, et de plus vous a donné six mille sequins !

ABOU-HASSAN.

C'est vrai !...

KADOUJJA.

Si vous aviez su tirer parti de cet argent, maintenant vous seriez les plus riches du quartier ; vous auriez au moins quinze mille sequins.

ABOU-HASSAN.

C'est vrai ; j'ai perdu quinze mille sequins, et je n'en ai dépensé que six !... voilà le plus triste !... Ah ! si c'était à recommencer !...

KADOUJJA.

Vous feriez de même.

ABOU-HASSAN.

Non, par le pèlerinage de la Mecque ! Vienne seulement un peu d'argent, et vous verrez !...

KADOUJJA, *tirant une bourse de sa poche.*

Eh bien ! le voilà.

FATIME.

Vrai ?

ABOU-HASSAN.

Est-il possible ?

KADOUJJA.

Oui. La sultane, qui aime tendrement notre chère Fa- time... (*Hassan veut prendre la bourse*) qui s'intéresse à elle et non à vous... (*même jeu de la part d'Abou*) a bien voulu me charger de porter ce présent.

ABOU-HASSAN, *prenant la bourse.*

Eh bien ! vous auriez pu commencer par là. Enfin, nous voilà sauvés.

FATIME.

Nous ferons des économies.

ABOU-HASSAN:

ABOU-HASSAN:

Nous payerons nos dettes. (*Pesant la bourse.*) Et il nous restera encore quelque chose.

FATIME.

C'est cela. Va sans plus de retard chez nos fournisseurs.

ABOU-HASSAN.

J'y cours.

FATIME, *le retenant.*

Donne-moi de quoi acheter le dîner.

ABOU-HASSAN.

C'est vrai! nous n'avons pas dîné!... J'oublie tout. Je suis si heureux! Ah! dame Kadoudja, je vous embrasserais... (*Elle lui tend les bras. Se ravisant.*) Si je ne craignais de vous manquer de respect. (*Embrassant Fatime.*) A bientôt, petite femme!... Je vais payer tout le monde. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE III.

KADOUJJA, FATIME.

KADOUJJA, *mettant son voile.*

Quelle tête folle!

FATIME.

Oui, mais quel excellent cœur!

KADOUJJA.

C'est possible; mais, en attendant, tu es trop bonne avec ton mari; tu lui laisses faire tout ce qu'il veut... Il finira par trouver cela tout naturel. Souviens-toi que le premier devoir d'une femme est de gouverner son mari... dans son intérêt et pour son bien! J'ai été mariée trois fois, Fatime, et même mon premier époux n'eût pas osé se conduire comme le tien. Quant aux autres, je n'en parle pas; j'avais de plus en plus de l'expérience. Aussi, mon enfant, suis mes conseils, tu t'en trouveras bien. Adieu. Je reste là à causer, et j'oublie que l'on m'attend. Allons! n'oublie pas mes avis. (*Elle sort. On l'entend parler encore au dehors.*)

SCÈNE IV.

FATIME.

(*A la cantonade.*) Oui, ma bonne Kadoudja !... (*Revenant.*) Ils auront beau faire ! ils ne m'empêcheront jamais d'aimer mon mari à ma manière. C'est vrai ! est ce que cela les regarde ?... Oh ! il est si bon, et je suis si heureuse auprès de lui !... J'ai tant de plaisir à faire toutes ses volontés !...

AIR.

Lorsque l'oiseau volage,
 Qui regrettait les tieux,
 S'échappe de sa cage,
 Combien il est heureux !
 Timide dans l'espace,
 Il voltige en tremblant,
 Puis il s'élançe et passe
 Aussi prompt que le vent.
 Il agite ses ailes,
 Et va, tout transporté,
 Chanter les fleurs nouvelles,
 L'air et la liberté.
 Mais au contraire en ménage
 Je chéris mon esclavage.
 L'amour allume dans mon cœur
 Sa vive et pure flamme ;
 Fière d'être la femme,
 Hassan, mon seul bonheur
 Est de t'aimer et de te plaire.
 Je suis heureuse d'obéir ;
 Ma chaîne est si légère !
 Ne dois-je pas la bénir ?

SCÈNE V.

FATIME, OMAR.

OMAR.

Salut à la belle Fatime !

FATIME.

Salut ! seigneur Omar. Qui vous amène ?

OMAR, *souriant.*

Vous vous en doutez bien.

FATIME.

Nullement!

OMAR, *d'un air sérieux.*

Eh bien! je viens savoir des nouvelles de la santé de votre mari! Je m'intéresse à lui, et comme médecin du palais je suis tenu de m'assurer par mes propres yeux...

FATIME.

Vous tombez mal... Hassan n'est pas ici.

OMAR, *d'un ton joyeux.*

Ah! tant pis!

FATIME.

Et je suis seule au logis.

OMAR.

Ah! tant mieux! c'est-à-dire...

FATIME.

Tenez, seigneur Omar, une chose m'étonne!

OMAR.

Dites quelle chose! oh! dites!..

FATIME.

Eh bien, vous demeurez en face; — de votre maison on voit la nôtre, et c'est toujours quand mon mari est sorti que vous venez savoir des nouvelles de sa santé!

OMAR.

Le hasard.. le pur hasard... car vous comprenez bien que je ne m'inquiète pas de ce qui se passe chez mes voisins.

FATIME.

Oui! mais je crois que vous vous inquiétez trop de ce qui se passe chez vos voisines.

OMAR.

Est-il donc défendu de savoir comment elles se portent? Les femmes, par la délicatesse de leur constitution, par l'exquise sensibilité de leurs organes, ont besoin encore plus que les hommes de petits soins, d'attentions éclairées. — (*Il lui prend la main.*) Pouls régulier! point de fièvre...

FATIME.

Sans doute! je ne suis pas malade! (*Elle retire sa main.*

OMAR.

Voyons les yeux.

FATIME, *reculant.*

Pourquoi ?

OMAR.

Pour voir !.. Ils sont clairs... et brillent d'un éclat !.. (*Il lui prend la taille.*)

FATIME, *se dégageant.*

Que faites-vous donc ? Je vois bien où votre médecine veut en venir !

OMAR.

Eh bien ! oui ! Tu m'as deviné ! Oui, charmante Fatime, je t'aime ! je t'adore !

FATIME.

C'est possible ! mais je suis mariée... ainsi !..

OMAR.

C'est exact ! Je ne puis contester cette vérité fâcheuse !

FATIME.

Vous dites ?

OMAR.

Oh ! Fatime ! Si tu étais [veuve !..

FATIME.

Voulez-vous bien vous taire !... Quelle vilaine idée !..

OMAR.

Eh ! eh ! on ne sait pas ce qui peut arriver !... L'organisation humaine est si compliquée !... Et puis je crois avoir remarqué chez ce cher Hassan les symptômes... d'une affection...

FATIME.

Oui ! de l'affection qu'il a pour moi, et qui est bien partagée, je vous jure !

OMAR.

Non ! je prends le mot dans le sens scientifique, et je veux dire...

FATIME.

Et moi je vous dis que mon mari n'est pas malade ! qu'il se porte à merveille ! Et à moins qu'il ne se fasse soigner par vous... ce qu'il ne fera pas, je vous garantis qu'il vivra longtemps. Et tenez, reconnaissez-vous cette voix ? C'est lui, on l'entend chanter.

OMAR.

Je m'en vais.

FATIME.

Et moi qui n'ai pas été chercher mes provisions ! avec votre bavardage vous aurez retardé notre dîner. Vite au marché ! Et vous, causez avec votre malade. (*Tout en parlant, elle a mis son voile, elle sort vivement avec son panier.*)

OMAR.

Eh bien ! elle me laisse ! (*Il se met derrière la porte du fond et sort sans être vu au moment où Hassan vient d'entrer.*)

SCÈNE VI.

ABOU-HASSAN.

(*Il entre suivi de deux esclaves qui portent des paquets. — Aux esclaves.*) Placez là cette corbeille, ici ce coffre. (*A lui même.*) O ma Fatime ! quelle surprise pour elle quand elle rentrera ! (*Aux esclaves.*) C'est bien tout ?., Partez ! (*Ils sortent.*)

AIR.

Quel sort prospère !
 J'ai dépensé de la bonne manière
 La bourse tout entière !
 Je veux faire bombance.
 Ah ! la douce existence !
 Qu'on chante ! que l'on danse !
 Et ma Fatime, ah ! l'heureux destin !
 Sous une parure éclatante,
 Brillant d'une grâce touchante,
 Par ses attraits sera la reine du festin !

Hé ! valets, versez-nous,
 Versez ces vins si doux !
 Que ma femme bien chère
 En goûte la première.
 Buvez à nos amours !
 A sa santé, ma chère !
 Et puissent ces beaux jours
 Pour nous durer toujours !

Mais, pas de bonne fête
 Sans une chansonnette,
 Sans un refrain joyeux.
 Buvons, et que l'ivresse
 Bannisse la tristesse
 Et les soucis fâcheux !
 O Fatime ! ô toi que j'aime !
 Ces accords pleins de douceur
 De mon amour extrême
 Ne sauraient peindre l'ardeur !
 L'amour à jamais m'enivre :
 Trop heureux de t'obéir,
 Pour toi seule je veux vivre
 Et pour toi je veux mourir !

O Fatime ! ô toi que j'aime !
 Ces accords pleins de douceur
 De mon amour extrême
 Ne sauraient peindre l'ardeur !

Trésors que l'on vante,
 Fortune brillante
 N'ont rien qui me tente !
 Fatime est si belle,
 Mon cœur bien fidèle
 Ne bat que pour elle !

Ah ! pour nous quel beau jour !
 Pour gage d'amour
 Il faut qu'on me donne
 Bien vite un baiser ;
 Comment le refuser ?
 Ah ! mon idée est fort bonne !
 Ah ! pour moi douce vie !
 Sitôt que j'entrevois
 Table bien servie
 Et femme jolie,
 La terre est à moi !

SCÈNE VII.

ABOU-HASSAN, FATIME.

FATIME, elle dépose en arrivant quelques modestes provisions.

Voilà !... j'ai été longtemps, mais je ne pouvais rien trou-

ver de ce que je voulais!... Tiens, regarde les belles dattes!... Je sais que tu les aimes.

ABOU-HASSAN, *faisant sauter la corbeille.*

Eh! il s'agit bien de dattes! Tiens, regarde à ton tour!...
(*Il lui montre la table richement servie.*)

FATIME.

Que vois-je?...

ABOU-HASSAN, *avec un sourire de gourmet.*

Et quel parfum exquis tout cela exhale!

FATIME.

C'est vrai!

ABOU-HASSAN, *lui passant au cou un collier de perles, et lui présentant un petit miroir riche.*

Regarde encore!...

FATIME.

Qu'est-ce que cela?... c'est pour moi?...

ABOU-HASSAN, *l'embrassant.*

Pour toi!

FATIME.

Que de richesses!...

ABOU-HASSAN.

Tout cela est à toi!

FATIME.

Mais comment t'es-tu procuré tant de belles choses?...

ABOU-HASSAN, *montrant la table.*

De belles... et de bonnes choses... (*Il flaire le festin.*)
Hum!...

FATIME.

Mais, dis-moi...?

ABOU-HASSAN.

Ma foi!... la bourse y a passé.

FATIME.

Tout entière?...

ABOU-HASSAN.

Tout entière! Je crois même que je redois quelque chose!

FATIME.

Grand Dieu!...

ABOU-HASSAN.

Qu'as-tu donc?

FATIME.

Mais, nos créanciers !...

ABOU-HASSAN.

Nos créanciers !... (*Se frappant le front.*) Je savais bien que j'avais oublié quelque chose !... C'est vrai ! en passant près de leurs boutiques, je me suis demandé plus de vingt fois ce que j'avais à y faire... et je n'ai jamais pu m'en souvenir...

FATIME.

Si l'on peut être distrait à ce point !

ABOU-HASSAN.

Que veux-tu ! je n'ai pensé qu'à toi ! au plaisir de t'apporter quelques bijoux... j'avais de l'argent dans ma poche... je n'ai pu résister à la tentation !

FATIME.

Eh bien ! nous voilà dans un bel embarras !... Moi qui avais prévenu quelques-uns de nos fournisseurs !... Ils vont tous venir !

ABOU-HASSAN.

Ils en sont bien capables !... Après tout, c'est un malheur ! (*Voyant des larmes aux yeux de Fatime.*) Oh ! je t'en prie... ne pleure pas ! Moi qui étais si heureux en pensant au joli repas que nous allions faire, là, auprès l'un de l'autre !

DUO.

ABOU-HASSAN.

Désormais plus d'ennui, de tristesse ;

Je le veux, sèche tes pleurs,

Ah ! renais à l'allégresse

Et dissipe tes douleurs.

FATIME.

Ah ! tu sais combien je t'aime,

Tes désirs seront ma loi ;

Nos deux cœurs battront de même.

Parle, parle, en toi j'ai foi !

ABOU-HASSAN.

Sois sans peur !

FATIME.

J'ai confiance !

ABOU-HASSAN.

Oui, bannis toute douleur,

Je renais à l'espérance

Et j'ai foi dans le bonheur.

ABOU-HASSAN.

ENSEMBLE.

Aimer, c'est la seule sagesse;
 Que sert de troubler son bonheur?
 On peut défer la tristesse
 Alors qu'une même tendresse
 Fait battre notre cœur.
 Un grain de folie,
 Voilà dans la vie,
 Voilà le moyen d'être heureux!
 Que cette maxime chérie
 Nous serve de guide à tous deux!

REPRISE.

Aimer, c'est la seule sagesse, etc.

ABOU-HASSAN.

Et qu'un jour quelque récit fidèle
 Nous cite comme un modèle
 Des amants et des époux.
 Quel honneur pour nous!

ENSEMBLE.

Aimer, c'est la seule sagesse;
 On peut défer le malheur
 Alors qu'une vive tendresse
 Fait battre notre cœur.

ABOU-HASSAN.

Vite! mettons-nous à table!

FATIME.

A ta santé!

ABOU-HASSAN.

C'est excellent!... J'ai un appétit!...

FATIME.

Écoute...

ABOU-HASSAN.

Quoi?

FATIME.

N'as-tu pas entendu?... *(Elle se lève et va voir.)*

ABOU-HASSAN.

Je n'entends rien quand je mange!

FATIME.

Ce sont nos créanciers! ils viennent en foule!

ABOU-HASSAN.

Par le prophète ! ils ne pouvaient pas nous laisser dîner tranquillement !

FATIME.

Cachons tout cela !

ABOU-HASSAN.

Oh ! quelle engeance maudite !

FATIME.

Qu'allons-nous devenir ?...

ABOU-HASSAN.

Bah ! on trouvera quelque moyen...

FATIME.

Saint Prophète, veillez sur nous !... (*On a caché tous les apprêts du festin. Abou-Hassan prend dans le panier un morceau de pain et une figue sèche qu'il se met à grignoter d'un air piteux.*)

SCÈNE VIII.

ABOU-HASSAN, LES CRÉANCIERS, FATIME.

CHŒUR.

De l'argent !
C'est trop nous faire attendre,
Je ne veux rien entendre,
Ça ! payez-nous comptant !

ABOU-HASSAN. (*Parlé.*)

Voyons ! un peu de patience ! Je n'ai peut-être pas de quoi payer tout le monde et je ne voudrais blesser personne par des préférences ! Revenez la semaine prochaine !

CHŒUR.

Non ! non ! ce billet est le vôtre !
C'est moi qu'ayant tout autre
Il faut payer comptant !

Abou-Hassan fait signe qu'il ne sait auquel entendre. D'un air mélancolique, il offre à un créancier la moitié de son pain et le reste de sa figue.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, OMAR.

OMAR. (*Parlé.*)

Qu'est-ce donc ? quel tapage !

ABOU-HASSAN.

Omar ! mon ami ! toi seul peux me tirer de là ! vois combien je suis malheureux ! Tu es riche ! Si tu voulais seulement répondre pour moi !...

OMAR, *réfléchissant.* — *A part.*

Si je réponds pour le mari, je deviens l'ami de la maison, et la femme...

ABOU-HASSAN.

Tu hésites !

OMAR.

Non ! je ferai mieux ! je payerai pour toi. (*A part.*) De la sorte je le tiens ! (*Aux créanciers.*) Suivez-moi ! vous serez payés !

(REPRISE DU CHANT).

OMAR à Hassan.

Hein ? Le marché doit te plaire !

ABOU-HASSAN.

Et toi ?

OMAR.

Cela fait mon affaire !

Agissons promptement.

Je reviens dans un instant !

LES CRÉANCIERS.

Allons ! faisons en sorte

D'oublier ces débats,

Toute rancune est morte :

Je ne vous en veux pas !

ABOU-HASSAN.

Le diable les emporte

Ah ! peut-on de la sorte

Poursuivre avec rigueur

Un pauvre débiteur !

(A part.) Au diable ! (Haut.) Dieu vous garde !

(Les créanciers sortent en se confondant en politesses envers Omar et Abou-Hassan).

SCÈNE X.

ABOU-HASSAN, FATIME.

ABOU-HASSAN.

Enfin ! m'en voilà délivré ! Eh bien, tu vois !... c'est le voisin Omar qui a répondu pour moi ! Il les emmène ! il va les payer... Nous n'aurons plus d'autre créancier que lui !

FATIME.

O mon Dieu !...

ABOU-HASSAN.

Qu'as-tu donc ? tu n'es pas satisfaite de sa générosité ?

FATIME.

Les voilà bien tous ! aussi imprévoyants qu'aveugles !

ABOU-HASSAN.

A qui s'adresse cette apostrophe ?

FATIME.

Aux maris en général et à toi en particulier ! Loin de me réjouir d'avoir Omar pour unique créancier, j'aimerais mieux devoir le double à tous les marchands de la ville !

ABOU-HASSAN.

Et pourquoi donc ?

FATIME.

Pourquoi ? parce que le seigneur Omar me trouve fort à son goût ! parce qu'il me l'a dit ! parce qu'il cherche toutes les occasions de me rencontrer seule, et que maintenant qu'il est ton créancier, si tu ne le payes pas, il pourra fort bien te faire mettre en prison, moyen très-agréable de se débarrasser d'un mari.

ABOU-HASSAN.

Par le prophète ! avant cela je lui aurai cassé la tête !

FATIME.

Bon ! c'est ainsi que tu prétends le payer ! mais oublies-tu qu'il est le médecin du calife ? que notre maître a confiance en son savoir et qu'il pourrait te punir sévèrement ?

ABOU-HASSAN.

C'est vrai ! mais que faire alors ? Où trouver de l'argent ! je n'en ai pas... Un moyen de nous en procurer, je ne l'ai pas davantage... je n'ai jamais été si peu inventif... Depuis ce matin je n'ai pu imaginer aucune ruse... Tu vois bien qu'il n'y a que les coups de bâton... Par bonheur, il'a dit qu'il allait revenir !... (*Il va prendre un gros bâton.*)

FATIME.

Veux-tu suivre une fois mes conseils ?...

ABOU-HASSAN.

Bien volontiers ! pourvu que tu me permettes de l'assommer un peu...

FATIME.

Non !...

ABOU-HASSAN, *souriant et faisant le moulinet.*

Rien qu'un peu.

FATIME.

Nullement ! Je saurai me délivrer sans cela de ses importunités. Seulement il faut lui faire un peu peur afin qu'il n'ose plus venir ici quand je suis seule... Il n'est pas brave, cela suffira.

ABOU-HASSAN, *regardant son bâton.*

Ah ! Fatime, quel sacrifice je te fais !

FATIME.

Je l'exige. (Elle prend le bâton et va le déposer au fond. — Regardant au dehors.) Voici notre homme. Cache-toi là... et sois prudent. (*Elle continue à lui donner quelques instructions à voix basse. — Abou-Hassan entre à gauche.*)

SCÈNE XI.

FATIME, OMAR.

OMAR.

Tout est arrangé !... Tiens ! ce cher Hassan n'est pas là ?

FATIME.

Il vient de sortir à l'instant... quel contre-temps !..

OMAR.

Du tout ! du tout ! Je ne saurais regretter ce hasard qui me fait vous voir une fois de plus, seule et sans témoins !

FATIME.

Mais, seigneur...

OMAR,

Ah! charmante Fatime! ne m'ôtez pas toute espérance! Au travers de tous vos dédains je diagnostique une certaine préoccupation causée par ma présence, et dont j'augure bien. Vous me connaîtrez mieux peu à peu et vous m'estimerez davantage! Avez-vous nous apprend que lorsque par le choc de l'amour il s'est fait dans le cerveau d'une femme un dépôt du mérite d'un galant homme, les membranes affectueuses du cœur en ressentent un picotement, qui...

FATIME.

Tout cela est trop savant pour moi, seigneur Omar!

OMAR,

Eh bien! s'il faut te parler un langage moins figuré, je te dirai que pour toi il n'est aucun sacrifice que je ne fasse! Et déjà j'ai payé toutes les dettes de ton mari.

FATIME.

(A part.) Nous y voilà!

OMAR.

En voici la preuve!

DUO.

OMAR.

Où, de toutes vos dépenses
J'ai les notes, les quittances!
Compte bien pas une ici ne manquera!
Toutes, toutes les voilà!
En mes mains, euf, les voilà!

FATIME.

Que résoudre! hélas! que faire?
C'est vous seul en qui j'espère;
Sans vous, dans notre misère
Ah! qui donc nous sauvera?...

OMAR.

Ne crains rien!...

FATIME.

Je l'ose à peine!

OMAR.

M'abandonne-tu?

FATIME.

Je vis sans haine!

OMAR.

Parle donc!...

FATIME.

Je ne sais!

ABOU-HASSAN.

OMAR.

Sans façon!

FATIME.

Non... (*Geste d'Omar.*)Où... (*Omar sourit.*)

Non... oui... non! non!

(*Même jeu.*)

ENSEMBLE.

OMAR.

C'en est fait! déjà l'on m'aime.

Je parais: je suis vainqueur.

Tout m'annonce, joie extrême!

Le doux tic tac de ton cœur.

FATIME, *à part.*

C'en est fait! il croit qu'on l'aime.

Il se dit déjà vainqueur. (*A Omar.*)

Vous voyez ma peine extrême

Et l'effroi d'un tendre cœur.

OMAR.

Il faut que l'on me satisfasse!

FATIME.

Je tremble! laissez-moi, de grâce!

OMAR.

Je veux une petite place,

Rien qu'un petit coin dans ton cœur!

Pour calmer ta peur

Et pour bannir la défiance,

Vraiment, rien ne vaut un baiser.

FATIME.

Cela donne donc confiance?

OMAR.

Bientôt ta peur va s'apaiser;

De plus, voici mainte quittance!

FATIME.

Que vois-je?

OMAR.

Peux tu refuser?

ENSEMBLE.

OMAR.

Au succès je crois d'avance;

Et je suis déjà vainqueur,

C'en est fait, et ma présence
Met le trouble dans son cœur.

FATIME.

Au succès il croit d'avance,
Il se dit déjà vainqueur.
C'en est fait, et ma présence
Met le trouble dans mon cœur.

OMAR.

Eh bien ! hésiterais-tu encore ?

FATIME.

Certainement, vous avez des façons d'agir !... mais d'abord il est une faveur que je voudrais vous demander.

OMAR.

Tout ce que tu voudras. Parle ! — Parle ! tout ce que tu voudras !

FATIME.

C'est un renseignement auquel j'attache beaucoup d'importance, et comme médecin je crois que vous pourrez me le donner.

OMAR.

Voyons ! voyons !

FATIME.

Que penseriez-vous d'un homme qui aurait reçu sur la tête quelques coups bien appliqués d'un bâton noueux et gros comme le bras ?

OMAR.

Un bâton noueux ?

FATIME.

Oui....

OMAR.

Et gros comme le bras...

FATIME.

C'est cela !...

OMAR.

Comme ton bras... Il est charmant ton bras !

FATIME.

Oui, mais il s'agit du bâton.

OMAR.

J'entends bien !... du bâton... et du bâtonné !... Eh ! eh !
— Eh bien, je pense que le cas serait grave, surtout si les coups avaient porté sur la région temporale ou occipitale.

FATIME.

Bien ! — Et maintenant, si quelqu'un recevait un coup d'un damas bien affilé, de façon qu'entrant par la poitrine, la lame ressortit par le dos ?

OMAR.

Oui... (*A part.*) Singulière conversation !

FATIME.

Qu'en penseriez-vous ?

OMAR.

Je pense qu'une pareille blessure serait aisément mortelle.

FATIME.

Eh bien ! sans avoir jamais étudié, je le soupçonnais aussi !

OMAR.

Ah ! tu soupçonnais que... — Mais à quoi aboutissent ces questions ?

FATIME.

Le voici... Mon mari est très-jaloux !

OMAR.

Ah ! il est très-jaloux !

FATIME.

Et son caractère, qui le plus souvent est doux et paisible, peut, sous l'empire de la colère, changer jusqu'à la violence la plus grande !

OMAR.

Ah !

FATIME.

L'autre jour, comme il revenait, il trouva ici un des gardes du calife. En le voyant seul avec moi, il se mit à le frapper du bâton dont je vous parlais, puis, lui arrachant son sabre, il le lui passa au travers du corps, et si je ne m'étais interposée, il lui aurait fait un mauvais parti !

OMAR.

Ah ! si tu... Eh bien ! mais il me semble que c'était déjà bien assez comme cela ! Et cette colère est venue de ce que l'autre était seul avec toi ?

FATIME.

Pas d'autre chose.

OMAR, pensif et reculant toujours.

Ah ! il est jaloux à ce point ! (*Abou sort de sa pochette, s'empare du bâton et sort par le fond.*)

FATIMÉ.

Oh ! sur ce chapitre il n'entend pas raison ! Du reste, il a les mœurs les plus douces.

OMAR.

Merci ! Jouer ainsi du bâton et du sabre !...

FATIME.

C'est par affection pour moi, et sans méchanceté ! Tenez, en ce moment il nous trouverait ainsi causant l'un avec l'autre... (*Elle se rapproche.*)

OMAR, s'éloignant.

Oui... c'est à quoi je pensais... allons ! je reviendrai dans un autre moment... (*On entend la voix d'Abou-Hassan.*)

FATIME.

Il n'est plus temps, cachez-vous là. (*Elle le pousse derrière un rideau.*)

SCÈNE XII.

FATIME, ABOU-HASSAN, OMAR, caché. (*Abou-Hassan et Fatime se font des signes d'intelligence.*)

ABOU-HASSAN, d'un ton sévère.

Tu es seule ?

FATIME.

Sans doute.

ABOU-HASSAN.

Ne me trompes-tu pas ? De loin je croyais avoir vu Omar entrer ici !

OMAR, à part.

Je suis perdu.

TRIO.

FATIME.

D'où vient le soupçon qui t'agite ?
Partout tu chercheras en vain.

ABOU-HASSAN.

Point de détours ! réponds bien vite,
Il est ici ! j'en suis certain.

OMAR, à part.

Grand Dieu ! par où prendre la fuite ?
Il va me voir ! cruel destin !

ABOU-HASSAN, à Fatime.

Je crains vraiment quelque imposture ;
Un tel soupçon nait dans mon cœur.

ABOU-HASSAN.

FATIME.

Ma conscience est calme et pure,
Et, tu le vois, je n'ai pas peur!

ENSEMBLE.

ABOU-HASSAN *et* FATIME, *à part.*

De peur il s'agite, il frissonne,
Non, rien n'égale son effroi.
La leçon pour lui sera bonne;
Il n'y reviendra plus, je crois!

OMAR.

De peur je tremble, je frissonne,
Et rien n'égale mon effroi,
La leçon pour moi sera bonne;
Je n'y reviendrai plus, ma foi!
O Mahomet! pitié pour moi!

ABOU-HASSAN.

C'est trop d'audace! c'est une horreur,
Et, sur ma parole,
Oui, toute excuse devient frivole.
Où donc est-il? que je l'immole
A ma juste fureur!

FATIME.

Ah! pourquoi tant de tapage...
Dis-moi pourquoi?
Sois donc plus sage;
Ah! calme toi!

ABOU-HASSAN.

Je veux qu'il sorte!
Si je m'emporte,
Crains ma fureur!

FATIME.

Quel caractère!
Qu'y puis-je faire?
Je suis sincère!

Crois-moi...

ABOU-HASSAN, *apercevant Omar.*

Le voilà!

OMAR.

Malheur!

ENSEMBLE.

Plus d'espérance,
Moment fatal!
L'aventure, je le pense,
Bientôt finira mal!

(Fatime s'enfuit en feignant l'effroi.)

SCÈNE XIII.

ABOU-HASSAN, OMAR.

OMAR.

Grâce ! grâce pour moi !

ABOU-HASSAN.

Que faisais-tu chez moi, seul avec Fatime?...

OMAR.

Je passais... je ne l'ai pas vue... je...

ABOU-HASSAN.

Tu outrageais mon honneur.

OMAR.

Je te jure que j'en suis incapable !

ABOU-HASSAN.

Mais j'en aurai vengeance, et ta vie...

OMAR.

Contente-toi au moins de quelques coups de bâton !

ABOU-HASSAN.

Non ! ce serait un châtement trop doux !

OMAR, à lui-même, voyant Abou-Hassan qui paraît chercher quelque chose.

C'est cela ! le damas !...

ABOU-HASSAN.

Voilà donc pourquoi tu m'accablais de fausses amitiés !

OMAR.

Je te jure...

ABOU-HASSAN.

Et pourquoi tu payais mes créanciers !

OMAR.

Tiens ! voilà les quittances !

ABOU-HASSAN.

Heim?... qu'oses tu me proposer ? me prends-tu pour un misérable ? (*Prenant les papiers.*) Je te les rembourserai plus tard !...

OMAR.

Laisse-moi sortir, on m'attend ; je dois aller chez la veuve d'un de mes malades... un serviteur du calife... J'ai à lui porter les présents d'usage.

ABOU-HASSAN.

Les présents d'usage ! (*A part.*) Voilà ce que je cherchais

depuis ce matin ; il n'y a que les imbéciles pour vous donner une idée. (*A Omar.*) Ecoute ! je veux bien t'épargner, à condition que tu m'obéiras.

OMAR.

Je ferai tout ce que tu voudras, ô généreux Abou-Hassan !

ABOU-HASSAN.

Maintenant, tu vas aller au palais du calife.

OMAR.

Avec plaisir !

ABOU-HASSAN.

Tu lui diras que je suis mort.

OMAR.

Oh ! quelle idée ! Mais il ne me croira pas...

ABOU-HASSAN.

Il sait que tu es mon médecin, il trouvera cela tout naturel.

OMAR.

Mais s'il s'aperçoit plus tard que je l'ai trompé !... Sa Hautesse n'entend pas la plaisanterie.

ABOU-HASSAN, *le poussant.*

Tant pis pour toi !

OMAR.

Cependant...

ABOU-HASSAN, *le ramenant.*

Aimes-tu mieux que je me remette en colère ?

OMAR, *s'enfuyant.*

Non, non ! j'y cours !

SCÈNE XIV.

FATIME, ABOU-HASSAN.

FATIME, *rentrant.*

Il est parti ?

ABOU-HASSAN.

Oui ! et tu as entendu... tu sais ce qu'il va faire au palais...

FATIME.

Quel est ton but ?

ABOU-HASSAN.

Mais quand le calife apprendra la nouvelle de ma mort,

il ne manquera pas, selon l'usage, de t'envoyer quelque grosse somme... (*se frottant les mains*) pour honorer mes funérailles !

FATIME.

Mais si le calife allait se fâcher ?

ABOU-HASSAN :

Bah ! je le connais ! il trouvera le tour excellent, et sera le premier à en rire ! Voyons si Omar se dirige vers le palais. (*Il se met à la fenêtre, puis la referme violemment.*) Bon ! voici Kadoudja qui vient !... elle m'a aperçue !

FATIME :

Aussi pourquoi un mort se montre-t-il ainsi ?

ABOU-HASSAN :

Ah ! quand on n'a pas l'habitude !... Tant pis ! changeons de plan ! c'est moi qui vais feindre d'être veuf ! et nous aurons ainsi un double cadeau ! allons vite !

FATIME :

Tu veux... !

ABOU-HASSAN :

Mets-toi là, te dis-je ! les pieds du côté de la Mecque ! (*Il la couche sur le divan, et étend sur elle un voile de mousseline lamée d'or.*) Ne va pas rire, au moins !

FATIME :

Mais !...

ABOU-HASSAN :

Veux-tu te taire ! feu ma femme !...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, KADOUDJA.

KADOUDJA.

Que vois-je ?...

ABOU-HASSAN, *larmoyant*.

Plaiguez-moi, dame Kadoudja !...

KADOUDJA.

Fatime !

ABOU-HASSAN :

Elle n'est plus ! suis-je assez infortuné !

KADOUDJA :

Comment ! elle que j'ai vue il y a quelques heures... !

ABOU-HASSAN.

Oh ! mon Dieu ! ça lui a pris subitement ! ce matin, elle se portait à merveille... elle en avait l'air du moins ! et maintenant... comme c'est trompeur les femmes !...

KADOUDJA.

Eh bien ! cela devait arriver ! je l'avais toujours dit ! voilà le fruit de votre inconduite ! c'est votre brutalité qui l'aura menée au tombeau ! vous la rendiez si malheureuse qu'elle n'a pu résister à sa douleur. Saint Prophète ! si j'avais été votre femme ! les choses se seraient passées autrement ; mais elle était plus douce qu'un agneau !

ABOU-HASSAN.

Dame Kadoudja, épargnez-moi !... (*Il sanglote.*)

KADOUDJA.

Oui... pleurez ! il est bien temps !... Et ce grand étourdi d'Omar qui prétendait que c'était vous qui étiez mort !

ABOU-HASSAN.

Il se sera trompé !... probablement.

KADOUDJA.

Plût au ciel qu'il eût dit vrai !

ABOU-HASSAN.

Vous êtes bien bonne !

KADOUDJA.

Enfin ! il faut s'occuper maintenant de ce qui reste à faire !

ABOU-HASSAN.

Ah ! quant à moi ! je ne m'en sens pas le courage...

KADOUDJA.

J'y veillerai... je vais chez la sultane ! la préparer... lui demander ce qu'elle veut faire pour son esclave favorite.

ABOU-HASSAN.

Allez ! dame Kadoudja ! allez vite... bien vite !... Ah ! je n'y survivrai pas. (*Il va pour embrasser Kadoudja et se laisse tomber dans ses bras.*)

KADOUDJA, *le soutenant.*

Allons ! remettez-vous ! pauvre garçon ! sa douleur me gagne ! il me rappelle la première fois que j'ai été veuve ! (*Elle le dépose sur un coussin.*) Allons ! je reviens dans un instant.

SCÈNE¹ XVI.

ABOU-HASSAN, FATIME, puis OMAR.

FATIME, *se levant.*

Bonne Kadoudja ! elle a pris la chose au sérieux.

ABOU-HASSAN, *pleurant toujours.*Ma pauvre femme ! (*Regardant autour de lui et gambadant.*) Hein ! la plaisante idée que j'ai eue là !

FATIME.

Mais quelles en seront les suites... ?

ABOU-HASSAN.

Les suites ? deux belles bourses pleines de beaux sequins ! et cette fois, je jure que je saurai en faire un bon usage.

FATIME.

Nous verrons bien !...

OMAR, *accourant.*

Mes enfants, mes amis, nous sommes perdus !

FATIME.

Qu'y a-t-il donc ?

OMAR.

Voici le présent que le calife vous envoie pour vos funérailles... c'est-à-dire... le présent qu'il envoie à votre veuve...

ABOU-HASSAN.

Jusqu'ici, je ne vois rien de bien alarmant.

OMAR.

Oui, mais ce n'est pas tout !... j'avais fait de mon mieux mon récit au sultan, lorsque dame Kadoudja est venue annoncer à Zohéide que c'était Fatime et non vous qu'il fallait pleurer ; une discussion s'engage, je m'entête, Kadoudja aussi ; de sorte que le sultan a décidé de se rendre ici avec sa cour, pour s'assurer de la vérité.

ABOU-HASSAN.

Voilà qui est embarrassant !

OMAR.

Voici le cortège qui s'approche !

FATIME.

Je tremble !

ABOU-HASSAN.

Allons ! il ne faut pas perdre la tête !...

TRIO.

OMAR ET FATIME.

Ah! je tremble à leur colère,
Non, rien ne peut nous soustraire!
Un miracle, en cette affaire,
Pourrait seul sauver nos jours.

ABOU-HASSAN,

J'ai mérité leur colère,
Et l'adresse est nécessaire.
Tout s'arrangera, j'espère;
A la ruse ayons recours.

(A Fatime).

Ça! courage!

FATIME.

Peux-tu rire?..

ABOU-HASSAN.

Pourquoi pas!

FATIME.

Qu'imaginer et que dire?

ABOU-HASSAN.

Mais je ne sais... Plus tard tu le verras.

FATIME.

Le sort contre nous conspire.

ABOU-HASSAN.

Sois sans peur! ne tremble pas!

OMAR.

Écoutez! l'on vient, je pense.

ABOU-HASSAN, qui a été voir.

Zobéide! le Sultan!

En leur présence

Ah! je perds toute assurance!

Rien ne peut-il servir mon plan?

(Se ravisant, à Fatime.)

Mets-toi là! suis! du silence!

FATIME.

De frayeur mon cœur frémit.

ABOU-HASSAN, se couvrant aussi d'un drap d'or et s'arrangeant
comme Fatime sur l'autre divan.

Tous les deux faisons sans bruit

Nos adieux à l'existence.

FATIME,

C'est parfait, sans contredit,

TOUS.

Bonne nuit!

Du silence!

(Ils se couchent sur les divans, chacun de leur côté. Omar les aide; puis quand il entend du bruit, il se met à fondre en larmes).

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, LE CALIFE, ZOBÉIDE, GARDES, SUITE DU
CALIFE, KADOUDJA.

CHŒUR.

Prosternés dans la poussière,
Inclinez vos fronts tremblants,
Saluez cette bannière,
C'est le Prince des croyants!

ZOBÉIDE, *au Calife.*

Je vous répète que c'est Fatime qui n'est plus.

LE CALIFE.

Je vous soutiens que c'est Abou-Hassan! *(Apercevant Fatime.)* Oh!...

ZOBÉIDE, *apercevant Abou-Hassan.*

Ah!

LE CALIFE.

Elle!...

ZOBÉIDE.

Lui!...

ENSEMBLE.

Tous les deux.

ZOBÉIDE.

Sans doute, c'est à la douleur d'avoir perdu sa femme qu'il a succombé.

LE CALIFE.

Dites plutôt qu'il a expiré le premier, et que c'est Fatime qui n'a pu lui survivre!

ZOBÉIDE.

L'insistance de Votre Hautesse est vraiment étrange! Voici Kadoudja, ma nourrice, qui a vu tout à l'heure Abou-Hassan se désoler.

LE CALIFE.

Ame de ma vie! votre obstination n'est pas raisonnable. Voici Omar, mon médecin, qui a vu tout le contraire... n'est-ce pas?

OMAR, *tremblant.*

Certes!...

KADOUDJA.

Le seigneur Omar est un menteur !

OMAR.

Dame Kadoudja ne sait ce qu'elle dit...

KADOUDJA.

Je suis certaine de ce que j'avance.

OMAR.

Je réponds de ce que j'ai vu ! (*Ils se disputent.*)

KADOUDJA.

Vous êtes un insolent !

OMAR.

Vous êtes une radoteuse !

LE CALIFE.

Par Mahomet ! comment arriver à s'entendre ? Je donnerais de bon cœur mille pièces d'or à qui pourrait me dire lequel des deux a trépassé le premier.

ABOU-HASSAN, *se levant.*

Commandeur des croyants ! c'est moi qui suis mort le premier, donnez-moi les mille pièces d'or !

FATIME, *se jetant aux pieds de Zobéide.*

Ma bonne maîtresse !

LE CALIFE, *d'un ton irrité.*

Par Mahomet !... (*Se mettant à rire.*) Allons, relevez-vous ! je ne me dédis pas ! qu'on leur donne l'argent...

ZOBÉIDE.

Et moi aussi, je ferai mon cadeau à Fatime. (*Les esclaves donnent les bourses.*)

ABOU-HASSAN.

Merci. (*Donnant une bourse à Omar.*) Nous sommes quittes... A l'avenir, si tu tiens à ta santé... ne viens plus t'informer de la mienne.

OMAR.

J'ai compris.

4 DE 61
CHŒUR.

Honneur à Sa Hautesse !
Sur ses heureux sujets
Qu'elle règne à jamais !
Par nos chants d'allégresse
Célébrons ses bienfaits !

FIN.